

RENÉ VAUTIER, L'HOMME DES AURÈS :

«J'ai choisi mon camp !»

Je ne sais plus trop bien dans quelles colonnes j'ai évoqué la rencontre avec René Vautier au milieu des années 1990, au plus fort du déchaînement de l'horreur mortifère qui avait saisi l'Algérie au nom d'une interprétation-alibi dévoyée des préceptes de l'Islam — qui n'a fait que répandre par le monde ses métastases, engendrant dans la foulée un autre phénomène non moins sectaire : l'islamophobie. C'était lors d'un meeting de solidarité organisé à Toulouse, en solidarité avec le peuple algérien. René Vautier, le grand frère à la chevelue blanche, était là, venu de sa lointaine Bretagne apporter sa solidarité et son indéfectible fraternité.

Dans l'Hexagone prompt à s'enflammer — il faut le souligner, la plupart du temps à juste titre — contre la violation des droits de l'Homme, y compris au Tibet, mais aujourd'hui peu encore sensible au sort des musulmans en Birmanie, c'était le silence sinon l'occasion de se lamenter chez les bonnes âmes sur une indépendance ratée...

Dans les milieux de l'extrême droite et des nostalgiques de l'Algérie française, on se confortait dans le scénario d'une apocalypse algérienne annoncée bien avant l'indépendance du pays !

René Vautier aura à maintes reprises affaire à ces milieux haineux qui n'ont pas digéré l'indépendance de l'Algérie. Jean-Marie Le Pen, dans son rôle préféré, mettait en garde contre un arrivage massif des égorgeurs du FLN, et d'ailleurs au plus sommet de l'Etat, on aurait imaginé en urgence une carte des camps où accueillir des flots de réfugiés algériens... C'est dire qu'en cette période, être optimiste pour l'Algérie était bien rare, y compris dans les rangs des Algériens eux-mêmes. Souriant, détendu, posément, «l'homme des Aurès» me confia sa certitude que le peuple algérien sortirait, certes au prix fort, mais vainqueur de cette épreuve. Excès d'optimisme de ce moudjahid atypique qui luttait bravement dans les maquis avec sa caméra contre le colonialisme et ses propres concitoyens pour sauver une certaine idée de la France ?

Plus d'une fois, il m'intrigua lors de ses visites en Algérie, salué chaleureusement, par exemple, par des hauts responsables algériens, comme ce fut le cas une certaine fois par Mohamed Cherif. Messaâdia au Mouggar. Mystère. Nous n'étions pas nombreux à savoir ce qui fondait cette relation pour le moins singulière... La version officielle de la grande histoire était parsemée de non-dits et de trous blancs, voire noirs... Aujourd'hui, qu'une liberté d'expression notable règne dans les écrits de presse (à moins d'être de mauvaise foi pour penser le contraire, même si cela peut exposer aux fatwas, parfois à la geôle et à l'autosaisine des tribunaux), nous savons et le secret de cette amitié. C'est celle de la détention commune, comme le rapporte dans son dernier ouvrage *Cinéma et guerre de libération*(¹) l'emblématique animateur de «Télé Ciné-Club», Ahmed Bedjaoui : «Son film *Algérie en flammes* a été diffusé par la télévision soviétique à l'insu des responsables de l'ALN... Le cinéaste fut accusé à son retour du Caire d'avoir voulu vendre le film et fut emprisonné pendant plusieurs mois.» C'était à Denden, dans le Sud tunisien, enfermé avec certains colonels accusés de complot contre l'Organisation. Parmi eux des officiers supérieurs comme Ahmed Draïa, Cherif Messaâdia et Abdallah Belhouchet qui restèrent après leur libération et jusqu'à leur mort les amis et soutiens fidèles de René Vautier.

L'historien du cinéma algérien est loin de nous proposer un portrait hagiographique. R. Vautier est maintenant considéré comme le



René Vautier, un moudjahid atypique.

père fondateur du cinéma algérien. Il filma à grand risque, notamment, cette séquence mémorable où l'on vit un train de l'Ouenza sauter (dans *Algérie en flammes*), et reprise dans d'autres films et qui eut «un impact considérable sur l'opinion mondiale», selon les mots de Redha Malek, ancien ministre du GPRA.

C'est un long et dangereux chemin entamé par René Vautier dès sa prime jeunesse. De Quimper aux Néménthas. Comment le destin de René Vautier pouvait-il être autre quand dès la sixième au collège à Quimper (en Bretagne), sous l'occupation, il avait fait son choix ? C'était après qu'il eut lu des textes de Victor Hugo sur la nécessité de chasser les Prussiens qui occupèrent la France en 1870... La Résistance, il l'entama aussi par la voie de la poésie. Il fonda un petit groupe de poésie résistante avant de passer au relevé des angles de tirs des blockhaus allemands, et à la recherche de leurs dépôts de munitions. Après ce furent les grenades, le maquis. «Quand on a des grenades, on a tendance à les utiliser, pour la bonne cause, et quand on en voit les effets sur quelqu'un, à 16 ans, soit on devient un tueur soit on se dit qu'il faut peut-être essayer de trouver une autre solution.»

Un jour, au maquis, il lira ces vers de Claudel à ses camarades : «Qu'ils sont beaux les morts de vingt ans... Mourir à vingt ans est une chose si simple qu'ils en gardent un sourire ébloui...» Ce sourire ébloui magnifié par la poésie patriotique, il ne l'a pas vu sur le visage de ses compagnons tombés au combat. De là naît chez lui un profond sentiment de pacifisme qui va s'accomplir plus tard dans son engagement anticolonialiste. Mais d'abord, il fera la prestigieuse IDHEC. Vautier raconte : «Alors que j'étais encore à l'IDHEC, l'Institut des hautes études cinématographiques, j'ai filmé des conflits, d'abord des manifestations d'étudiants contre le racisme. J'avais eu l'autorisation de tournage par la préfecture de police ; à l'IDHEC, on m'a ensuite dit que j'aurais un brassard qui me permettrait de filmer au milieu de la police. Là, j'ai entendu, dans cette curieuse police parisienne qui avait déjà envoyé des Juifs dans les Camps de concentration, des policiers se dire entre eux, 4 ans après la fin de la guerre : «Regarde le petit bicot en face, tu vas voir comment que je vais l'arranger quand on va charger... Et le Viêt, à côté... Et le négro, là, je vais lui faire son affaire...» Alors j'ai enlevé le brassard, je l'ai balancé aux policiers, et je suis passé en face... Et je suis resté en face, jusqu'à maintenant en fait. En chargeant, les policiers m'ont assimilé aux bicots-négros-viêts, ils m'ont démis le bras et cassé la caméra. Lorsque je suis ren-

tré à l'IDHEC, on m'a dit que je n'étais pas allé là-bas pour me faire casser la caméra, mais uniquement pour filmer. Le plus important était de filmer. Mais moi je pensais que le plus important était de refléter les choses sous-jacentes à la réalité qu'on filmait.»

En 1948, c'était l'année des grandes grèves des mineurs dans le nord de la France. Vautier est là avec sa caméra. A l'époque, «les syndicats pouvant diffuser le film sans demander une autorisation à quiconque, un décret a été émis, que nous avions baptisé décret Jules Moch, du nom du ministre de l'Intérieur de l'époque. Mais ce n'était pas son vrai nom : en réalité il s'agissait d'un décret rédigé par le secrétaire d'Etat chargé de l'appliquer, qui s'occupait des questions d'information auprès de la présidence du conseil ; il s'appelait François Mitterrand... Il venait de créer le visa non commercial, c'est-à-dire qu'il fallait avoir une autorisation gouvernementale pour diffuser des films, même hors du secteur commercial.»*

Ironie de l'histoire, René Vautier devra faire une grève de la faim en 1973 contre ce décret... ! Il partit tourner *Afrique 50* pour la Ligue de l'enseignement, un film destiné à la diffusion dans les lycées et collèges. «Ils voulaient que je fasse un film pour montrer la vie réelle des paysans en Afrique, ce que j'ai fait. Mais j'ai été appelé par la police pour reconnaître l'avoir tourné sans autorisation du gouverneur. Ils l'avaient fait développer et j'ai donc vu tout ce que j'avais réalisé. Je n'ai pu voler que le quart de mon film après ce visionnage et c'est avec ça qu'*Afrique 50* a été monté.» C'est le premier film anticolonialiste français, premier documentaire sur la situation réelle économique et humaine en Afrique noire.

La première projection de *Afrique 50* s'est faite avec l'appui des jeunes issus des mouvements de résistance. Le film fut interdit. La première projection officielle en France n'aura lieu que dans les années 1990, à Cannes, lieu sous l'égide du comité France-Liberté dirigé par Danielle Mitterrand. Pour René Vautier : «Ce film n'a jamais été inutile. Il montrait la possibilité d'utiliser le cinéma comme arme pas seulement pour le pouvoir, mais aussi contre le pouvoir. Il a d'ailleurs engendré des cinéastes africains. En France, à l'époque du tournage, et jusqu'en 1966, on enseignait la supériorité de l'homme blanc, qui propose le progrès à travers le monde et les bienfaits de la colonisation. Enclencher la bataille sur ce plan-là, c'était donner des armes aux gens qui préparaient les indépendances.» Et d'ajouter : «Aujourd'hui, le film est ressorti en cassette et est diffusé par tous les gens qui s'occupent des sans-papiers. Parce qu'en un demi-siècle, on a foutu en l'air

Par Abdelmadjid Kaouah

toutes les économies africaines (...) Maintenant il faut se battre contre le néocolonialisme, mais aussi expliquer que quand des gens viennent chercher du travail en France, c'est notre responsabilité qui est engagée par ce qui s'est passé chez eux, par ce qui se passe chez eux... La loi en France interdit de dire ce qui s'est réellement passé pendant la guerre d'Algérie.

On a un enregistrement du directeur de la Sûreté en Algérie en 1962, un Français donc, qui dit : «Je ne suis pas sûr que les Français savent que pendant la période de l'OAS, c'est-à-dire pendant les 6 mois de conflits OAS, il y a eu 4 fois plus d'attentats sur Alger que pendant 7 ans d'attentats dus au FLN.»

Autant de propos du réalisateur du film *Avoir vingt dans les Aurès*, sans fard, qui n'ont pas été digérés par des activistes d'extrême droite et des nostalgiques de l'OAS dont il resta la cible.

Il y a quelques années, lors du Festival de cinéma de Douarnenez, dans l'édition consacrée au colonialisme en 2005, les cinéastes René Vautier et Mehdi Lallaoui et l'historien Olivier Lecour Grandmaison ont été pris à partie avec véhémence par la présidente de l'association Réagir, Résister et Agir pour la défense de nos identités... (*L'Humanité*, Rosa Moussaoui, 28 avril 2009). La provocation fut suivie d'un communiqué où «le réalisateur du célèbre *Avoir vingt ans dans les Aurès* y était accusé de «mensonge délibéré» au service d'une «idéologie manipulatrice».

L'historien Olivier Lecour Grandmaison se voyait qualifié de «négationniste», passant sous silence «l'œuvre positive de notre civilisation» dans les colonies. Mehdi Lallaoui, pour sa part, était présenté comme l'incarnation d'une «tyrannie de la repentance» visant à «instiller en nous la haine de notre histoire commune alors qu'il sait fort bien que la conquête de l'Algérie a libéré les populations d'Afrique du Nord du joug des barbaresques de l'Empire ottoman». Tous trois, enfin, présentés comme les promoteurs de «thèses racistes antifrancophones» étaient accusés de «Kollaboration antifrancophone».

Cette dernière accusation «est particulièrement obscène et odieuse s'agissant de René Vautier, qui est entré très jeune dans la Résistance», rappelle l'historien Olivier Lecour Grandmaison.

Suite à la plainte avec constitution de partie civile pour diffamation à l'encontre de Claudine Dupont-Tingaud, un procès devait se tenir au tribunal correctionnel de Quimper. Les nostalgiques de l'OAS appelèrent à un rassemblement devant le tribunal et appelant le FN à la rescousse et un dirigeant du parti d'extrême-droite, Roger Holleindre, avait accepté de se présenter comme témoin de la défense.

Une contre-manifestation était alors organisée pour dénoncer «un contexte marqué par un regain d'activités des nostalgiques de l'OAS, qui multiplient les commémorations et les monuments tendant à réhabiliter le passé colonial de la France en Algérie et à glorifier les activistes de cette organisation terroriste», selon Olivier Lecour Grandmaison. René Vautier et Mehdi Lallaoui ainsi que l'historien Olivier Lecour Grandmaison ganeront leur procès contre Claudine Dupont Tingaud.

René Vautier aimait à dire : «J'ai choisi mon camp.» Durant la rencontre de Toulouse, il y a plus de quinze ans, je lui ai demandé ce qui lui manquait le plus, il répliqua tout de go : «Le ciel bleu des Aurès et le chant du zerkour...» Un Juste de l'anticolonialisme vient de nous quitter. Honneur à sa mémoire.

A. K.

**Cinéma et guerre de libération : Algérie, des batailles d'images*, Chihab Editions, 2014.

*Entretien René Vautier à *L'œil électrique* n°13.